

# La force des mots et des images

«Sang lié», de David Bosc

PAR JEAN-RÉMI BARLAND



Il faut aimer les mots, mais aussi s'en méfier, car ils peuvent enjoliver la réalité, mentir sur soi et sur les autres. Il faut aimer la vérité des phrases qui demeurent aptes à montrer «l'infini de l'existence des choses, et des gens», et ce sentiment troublant que l'on a parfois en découvrant «la fulgurance de la vie dans toutes les dimensions de l'espace et du temps».

Telle est la leçon principale que l'on peut retenir après lecture du premier roman de David Bosc intitulé «Sang lié». En 100 pages dégraissées d'artifices et de dialogues l'auteur nous offre un roman de formation étrange et d'une beauté noire. Un texte magnifique, court, coupant comme un diamant brut, qui met en scène un narrateur inquiet de lui et du monde qui l'entoure, soucieux de vivre au fil du rasoir et de débusquer sous les immondices urbaines la fleur de beauté nichée sous le pavé.

Agé de trente et un ans, David Bosc est peut-être le dernier des écrivains romantiques. Ses longues incantations où se mêlent évocation des forêts, des tempêtes, questionnements sur l'âme, accumulations d'adjectifs, et répétitions lyriques rappellent le «René» de Chateaubriand. En plus exalté, en plus lucide aussi, en moins rêveur prenant la pose, en pas du tout pleurnichard. Car il ne faudrait pas taxer David Bosc de naturalisme, l'écrivain est trop moderne pour qu'il en fût le cas. D'ailleurs il l'exprime haut et fort: «Trop pleurer la nature, c'est bientôt la haïr. Il y a une haine féroce de la nature un peu partout», écrit-il, «et par exemple, elle porte à proférer que le monde est encore assez bien, et qu'il est

encore temps d'en profiter. Remords de ce qui n'a jamais mordu.» Prenant ses distances avec ses brillants modèles littéraires David Bosc ne souhaite pas nous convier ici au festin poétique d'un éternel adolescent en quête de paradis perdu. Ses intentions sont plus mordantes, sa philosophie plus tripale. D'où l'émerveillement et le sentiment de manquer d'air quand on s'immerge dans ce texte inclassable dont on sort secoué et sonné. David Bosc cogne contre la dure paroi du réel comme un boxeur contre son sac de ciment: pour rester lui-même et vaincre les mauvais démons qui hantent sa conscience.

«Sang lié» est le roman d'un combattant qui «par bonheur n'est revenu de rien», ivre de légèreté formelle ennemi de la lourdeur, allant au pas du scaphandrier plonger dans les eaux du fleuve désir. Sensuel, son livre est un hymne à l'amour charnel et à la vie, «la vie partout, derrière chaque mur, mobile, qui tourne, s'ouvre, se ferme, la vie qui fut, qui a passé» et qui peut-être sera.

On l'aura compris: «Sang lié» ne raconte pas une histoire au sens classique du terme, avec un début, et un épilogue, mais stigmatise des fragments d'existence extirpés à l'angoisse et au désespoir. On pense à quelques-uns des grands stylistes français mais aussi à certains écrivains américains de la route, et même pour certaines manières d'évoquer les fêlures du cœur au Salinger des nouvelles, charpentes maîtresses en fait de son œuvre. C'est dire combien David Bosc est déjà un écrivain et son roman une réussite absolue.

«Sang lié» par David Bosc. (Alia, 107 pages, 6,10 euros).

Mittwoch, 30. November 2005

## Lectures pour tous